Pierre Casanova

Parcelle de vie

Guy Boulianne, éditeur

Editeur : GUY BOULIANNE
Lulu Press Inc.

Collection : Faits vécus

Pour toute communication :
http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com

Pierre Casanova

Parcelle de vie

Préface

En lisant *« Parcelle de vie »* de Pierre Casanova, j'ai lu le récit d'un homme qui a souffert dans sa chair. Sa vie - parsemée d'embûches - lui laissa des séquelles et des cicatrices sur le corps, mais son âme ne fut pas atteinte. Ouvrier et parfois batailleur, je perçois aisément le coeur du poète qui traversa les méandres de son existence, de sa plus tendre jeunesse jusqu'à aujourd'hui.

Pierre Casanova est un homme simple et sans prétention. Son récit n'est pas celui d'un intellectuel ni d'un littéraire. Il émane d'un homme qui a envie de partager à son lecteur ce que l'existence apporte de mieux malgré les épreuves et les souffrances que l'on rencontre parfois sur notre chemin. Pierre Casanova est un homme de foi : foi en cet univers qui panse toutes les plaies et qui guérit toutes les blessures.

En lisant *« Parcelle de vie »* on y découvre aussi une belle histoire d'amour. L'amour d'une femme qui fut de tous les combats auprès de son homme. Quel beau témoignage de force et de fidélité que cette femme - discrète mais toujours présente dans le cours du récit. Mireille est la muse, l'épouse, l'amie et l'âme sœur de l'auteur. Malgré les nombreuses épreuves elle ne le quitte pas. Elle reste à ses côtés et l'appuie dans les malheurs et les tourments. Le récit de cet amour qui traverse le temps est toujours un exemple pour les jeunes générations.

Je ne regrette donc pas d'avoir pris le temps de lire au-delà les mots afin de scruter la sensibilité et le coeur de cette homme en qui chacun peut se reconnaître. Pierre Casanova est un homme du peuple, un être comme vous et moi, rêvant de poésie et souhaitant laisser un témoignage à ses enfants ainsi qu'aux personnes qui le liront.

GUY BOULIANNE, éditeur

Mes premières souffrances

J'étais déjà un jeune garçon de 18 ans, en pleine forme, robuste pesant plus de 80 kilos.
J'ai rencontré une jeune femme qui était malade, mais je ne le savais pas ! Elle avait la Tuberculose pulmonaire, je ne l'ai su que par la suite bien sûr ! Trois mois après je commençais à maigrir et à tousser.

Après cette rencontre, j'étais souvent fatigué, alors que d'habitude, j'étais toujours en superforme, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait ? J'ai commencé à dépérir, à ne plus manger, à perdre du poids. J'ai fini par entrer à l'hôpital Sainte Marguerite à Marseille. À l'époque dans les hôpitaux, il n'y avait pratiquement que des bonnes sœurs pour nous soigner, elles étaient vraiment gentilles avec nous, nous étions dans de grands dortoirs, séparés par de simples rideaux.

Au bout de quelques semaines je n'ai pas pu résister, je me suis enfui, je ne comprenais pas que j'étais gravement malade, j'étais sous piqûres de streptomycine et beaucoup d'autres médicaments dont je ne peux pas citer le nom.

J'ai fini par traîner quelques mois encore à la dérive. Jusqu'au jour où je n'arrivais même plus à marcher tout seul, c'est un ami qui m'a ramené à l'hôpital. J'étais dans un état très grave, je pesais tout juste 58 kilos, je ne croyais plus en rien, je souffrais trop, des douleurs atroces dans le dos, comme un coup de poignard à chaque prise d'air de mes poumons, de terribles douleurs dans les membres inférieurs, mes jambes ne pouvaient même plus supporter mon triste poids de 58 kilos.

Par gentillesse et comme j'étais très jeune la Mère supérieure a pensé qu'en me mettant dans une chambre, je resterais tranquille et je me ferais soigner.
Lors de ma première entrée à l'hôpital j'avais rencontré une jeune fille qui se prénommait Mireille, qui avait eu un accident de mobylette et qui se trouvait dans un autre pavillon que le mien. Le nôtre était

interdit aux visiteurs sauf à la famille bien sûr. La cause de cette interdiction : cette maladie était contagieuse !

Mireille, une fois sortie de l'hôpital, venait me voir assez souvent. Elle faisait 10 km à pieds tous les jours pour venir me voir. Ainsi que 10 km pour rentrer chez elle. J'ai repris confiance, je commençais à avoir la foi en Dieu. Il ne me laissait pas seul, il avait mis cette charmante jeune fille pour me donner la main et pour m'accompagner dans mes souffrances.

Au bout de quelques mois, je fus guéri de la maladie. Mais j'avais d'énormes cavernes dans mon poumon droit. J'étais soigné par de très grands professeurs de l'époque, le professeur Charpin et le professeur L'Allemand. Il n'y avait plus qu'une solution de survie pour moi. Ils m'avaient dit ceci : *« Il faut opérer sinon c'est la mort certaine »* ! Mais les médecins avaient dit que je devais reprendre quelques kilos. Je fus transféré à l'autre hôpital Salvador qui se trouvait juste en face de celui-ci. Je devais être opéré par le meilleur chirurgien de l'époque, le professeur Dor.

Deux semaines après mon entrée dans cet hôpital, la décision fut prise, la date de mon opération fut programmée. La veille de l'opération, Mireille était avec moi. Elle avait confiance. Moi, je n'avais pas peur car je savais qu'elle serait là à mon retour de l'intervention.
L'avant veille, c'était un dimanche, je me trouvais dans la chapelle de l'hôpital. Un jeune homme, que je connaissais bien, et qui se trouvait dans mon dortoir, était effrayé, il m'expliquait qu'il devait être opéré le lendemain tout comme moi.

Je fis tout mon possible pour le réconforter. Il avait peur, ne croyant pas à la réussite de cette opération. Il disait : « Je sais que je ne reviendrai pas j'en suis sûr ».
Le lendemain de bonne heure, Mireille était déjà là. Je partais sereinement vers mon destin. Je me rappelle de mon retour dans ce monde. Des douleurs atroces ! Je criais, on me forçait à me mettre debout, j'avais des drains dans la poitrine et des perfusions. Quelle atrocité ! À cet instant j'aurais préféré mourir ! J'étais seul dans une chambre postopératoire. Mireille était là avec moi. J'avais deux énormes épées dans la poitrine qui aspiraient tous les résidus de l'opération. Quelles douleurs incroyables ! Fallait-il tant souffrir pour

avoir droit à la vie ? Quelques jours après, je montais sur la balance avec tout mon appareillage. Je pesais 45 kilos.
Matin, midi et soir, on me forçait à me lever et, soutenu par deux bonnes sœurs qui m'obligeaient à rester debout au moins 2 minutes. Cela était nécessaire et obligatoire pour mon rétablissement.

Plusieurs jours après, ils m'enlevèrent un drain. Quel supplice ! Je ne pourrais expliquer cette douleur. Heureusement Mireille était là, elle me donnait la main. Puis ce fut autour du second drain. Je connaissais la douleur du premier, je m'étais préparé durant trois jours pour cette épreuve. Mais là, vraiment, je ne m'attendais pas à cela : je n'ai pas souffert et je n'ai rien ressenti. Étrange non ?

Je demandais toujours des nouvelles de ce jeune homme, qui avait été opéré le même jour que moi. La réponse était : « Il est dans une chambre pas très loin, vous le verrez quand il ira mieux ».

Quelques jours après, je su que ce jeune était décédé pendant l'opération ! Étrange non ? Puis ce fut le jour de sortie. Mireille était là comme d'habitude. Elle avait tout juste 17 ans. Chose, troublante encore, avant de sortir, le professeur L'Allemand était venu me rendre visite. Il savait que je fumais et que je continuerais à fumer. Il m'avait dit ceci : « Pierre, il ne te reste plus qu'un poumon, si tu continues à fumer après cette opération très grave que tu viens de subir, tu ne vivras pas plus de six mois ». Je ne l'ai pas écouté, pourquoi ?

Six mois après ma sortie de l'hôpital, j'ai appris le décès du professeur L'Allemand ! Étrange non… Il avait tout juste 44 ans, il est mort d'un infarctus en se rasant le matin. Les infirmières m'ont dit qu'il n'avait pas eu le temps de souffrir…

Le choix du destin

Il y avait six mois que je venais de sortir de l'hôpital, après mon intervention chirurgicale. Mireille et moi, nous venions tout juste de nous marier. Il n'y avait pas grand monde à la Mairie : mon père, mon grand-père et ma grand-mère paternelle. En guise de voyage de noces,

nous avions pu nous payer le tramway car à l'époque, Marseille était desservie par ce genre de locomotion.

J'étais en pleine forme, je pesais environ 52 kg et j'étais heureux.
Mon grand-père paternel, un homme trempé dans du fer ! Un vrai homme. D'ailleurs, il me revient à l'esprit que mon propre père le vouvoyait. Pourquoi ? Ce jour-là il me prend à part et me dit : « Pierre tu es un homme maintenant, je sais par où tu es passé. Tu mérites que je te donne la main. Tu es mon petit-fils j'en conviens, tu as une mentalité d'homme comme chez nous, en Corse ». Sur le moment, je n'avais pas compris ce que mon grand-père François voulait dire.
Mais j'y reviendrai sans doute plus tard dans mes écrits.

Il nous avait trouvé un logement meublé, dont il avait réglé le montant, il me dit : « Tu me rembourseras quand tu le pourras ». Une chose qu'il n'aurait faite pour personne. Nous avions, Mireille et moi, tenu parole. Mon grand-père avait été remboursé. « Dette d'honneur ». Le Bon Dieu l'a peut-être remercié par mon intermédiaire… Il est mort à l'âge de 95 ans dans son lit.

Mireille et moi, nous nous trouvions sur la jetée à Marseille, dans un endroit que les Marseillais appellent les « Pierres plates » ! Il faisait un Mistral puissant, un vent que l'on connaît bien dans le midi de la France. Je ne sais pas pourquoi, à la suite de ma première noyade, je voulais me prouver à moi-même que je n'avais peur ni de l'eau ni de la mort ! Je me dévêtis et me jetai à l'eau ! Mireille me disait : « Pierre, tu viens tout juste de sortir d'une opération très grave, tu n'es pas encore rétabli. Soit gentil, fais-moi plaisir, n'y vas pas car j'ai peur… »

Alors que ma femme comptait pour moi plus que tout l'or du monde. Je n'avais rien fait pour lui faire plaisir ! Peut-être que je voulais lui faire voir qu'elle avait épousé un vrai homme. Un homme comme mon grand-père paternel.

J'ai descendu les Pierres plates et dès que j'ai été sur les rochers, j'ai plongé sans réfléchir. Pourquoi ? Une fois dans l'eau, une peur m'envahi, les vagues commençaient à m'attirer au large. J'essayais de revenir mais c'était très éprouvant d'y arriver.

La suite est difficile à expliquer et à comprendre ! Le vent et les remous me projetaient vers les rochers. Je me suis blessé légèrement une première fois. La seconde fois un peu plus. Je n'arrivais pas à attraper les rochers pour pouvoir remonter. Le vent et les vagues me repoussaient et moi, avec mon poids plume, je ne pouvais rien faire. Je commençais à désespérer, d'autant que je voyais Mireille s'affoler. Elle ne savait pas nager et ne pouvait pas faire grand-chose pour moi !

À ma troisième tentative, j'essayais toujours de m'agripper aux rochers. Je m'étais blessé à la tête. La vague me renvoyait plus loin. Je voyais Mireille sur la berge. Elle était désespérée mais ce que je voyais en plus était troublant. - Un ami - Je dirai seulement son prénom car il m'était familier, Jo. C'était un ami d'enfance que je n'avais pas vu depuis mon opération. Chose étrange, il n'y avait personne à part Mireille au moment où je me suis jeté à l'eau. Je me souviens d'avoir crié : « C'est moi Jo, c'est Pierre. Viens vite Jo, je me noie ! »

Je me souviens encore comme si c'était aujourd'hui. Il souriait il me faisait un signe de la main, et il semblait vouloir me faire comprendre que je n'avais rien à craindre, qu'il était là pour me sortir de ce mauvais pas. Je l'entendais de très loin me dire : « Pierre mon ami d'enfance et de CO, je vais tout faire pour te sortir de là ». Je ne me rappelle que de cette vision. Aujourd'hui, je sais qu'elle était réelle. Mon ami m'a sorti de l'eau, malgré le vent extraordinaire, et les vagues qu'il pouvait y avoir ! C'était un garçon d'une très grande générosité avec une force physique peu commune.

Même avec toutes ces qualités aujourd'hui, je me pose encore des questions. Pourquoi se trouvait-il là à ce moment précis ? Je ne l'avais pas revu depuis plusieurs mois. Comment a-t-il fait, même avec sa force physique, pour me ramener sur les rochers ? Étrange, non ? Pourtant les faits sont là.

Je me suis retrouvé sur la jetée. Mon ami Jo me faisait cracher l'eau que j'avais avalée et ensuite, me faisait du bouche à bouche. Il a pu me ramener à la vie. Malheureusement dans ma vie, je n'ai pas pu remercier toutes les personnes et amis, qui m'ont sauvé d'une mort certaine ! Mon pauvre ami Jo n'a pas eu cette chance. J'ai su, peu de temps après, qu'il avait été lâchement assassiné ! Je plains ces pauvres énergumènes d'avoir enlevé la vie à un être si sensible et si honnête !

De toute façon, il ne pouvait que le tuer par surprise. Ils n'auraient pas eu le cran de l'affronter en face, d'homme à homme. Ils auraient perdu, j'en suis certain.

Je sais aujourd'hui, que ces pauvres individus reposent en paix, sous quelques mètres de terre dans un cimetière, pour moi inconnu. Que Dieu leur pardonne ! Moi je ne leur pardonnerai jamais. Ces écrits sont pour mon ami d'enfance. Qu'il repose en paix. Il est dans ma mémoire, et il y restera gravé à perpétuité.

Une vie contre la mort

Dès l'âge de cinq ans, j'étais en pension avec mon frère Francis, mon aîné de quatorze mois. La pension s'appelait la Montagne, chemin du Garlaban à Aubagne. Celle-ci se trouvait à vingt-cinq kilomètres de Marseille. Je devais avoir tout juste huit ans, un nouveau moniteur venait d'arriver à la pension. Je m'étais aperçu pendant le premier mois que ce Monsieur était très gentil mais aussi triste à la fois.

Comme tous les jeudis à l'époque, nous avions droit à notre promenade, nous étions aux flancs des collines. Cet après midi-là nous sommes montés à la croix, qui se trouve au sommet du Garlaban, à deux bonnes heures de marche pour y accéder. En redescendant je me rappelle que je n'arrivais plus à suivre le groupe, à cause des épines que j'avais dans mes souliers. Je me suis arrêté pour pouvoir les enlever, je voyais toujours le moniteur et mes copains de pensionnat.

Dès que j'avais fini de remettre mes souliers, j'avais perdu le groupe de vue, moi qui étais inconscient à mon âge. J'ai voulu les rejoindre en coupant par les broussailles, au lieu de prendre le petit chemin (je ne pouvais me douter de ce qui allait m'arriver). Je courais vite en sautant dans les buissons. Puis d'un seul coup, je tombais dans un petit gouffre qui faisait au moins cinq mètres de profondeur. Il y avait des broussailles des ronces, des arbres morts. Arrivé au fond du trou, j'étais seulement groggy, mais pas assommé. Je me souviens avoir appelé, crié, au moins pendant deux heures. Je n'y croyais plus, je pleurais, j'avais peur.

À cette époque de l'année nous étions en culotte courte, j'avais froid, j'avais perdu confiance un petit moment, car je savais que je ne pourrais jamais sortir de ce trou tout seul. Alors j'ai recommencé à crier, ensuite, j'ai commencé à chanter, les chansons enfantines que j'avais appris au pensionnat.
Le temps avait passé, il faisait nuit, je perdais tout espoir que l'on me retrouve. Je continuais de crier, j'avais peur du loup, comme tous les enfants de mon âge, et là comme par enchantement j'entendais crier mon nom, et environ deux minutes après je commençais à voir une lueur de lumière.

Quelle surprise et quel réconfort pour moi ! C'était mon nouveau moniteur, il m'avait retrouvé, c'était mon sauveur, il avait prévu dans son sac à dos comme tous les randonneurs, une bonne corde, il m'avait encouragé et tout fait pour me sortir de ce trou béant pour moi à l'époque qui n'était qu'un tout petit garçon. Il m'avait pris sur son dos car j'étais contusionné un peu sur tout le corps, je n'arrivais plus à marcher.
Le plus terrible dans tout cela, quand il me mena devant le directeur du pensionnat, il était heureux d'avoir pu me porter secours. Mais il fut surpris quand il vit cet homme me corriger avec un nerf de bœuf… J'ai senti à cette époque qu'il voulait s'interposer. Il ne l'avait pas fait… Il fut vraiment désolé de n'avoir pu rien faire pour moi !
Pour me punir, en plus de la correction que je venais de prendre, j'allais directement au lit sans manger dans mon dortoir !

Cette personne était devenue mon sauveur et serait gravée à tout jamais dans ma tête d'enfant. Il était si gentil, mais pourquoi si triste ?
Pendant quelques jours je ne voyais plus mon nouveau moniteur, comme il était nouveau, j'avais pensé que ce travail ne lui convenait pas et qu'il était parti.

Quinze jours, après, nous avons appris la mort de ce moniteur. Il s'était suicidé ! Il était remonté sur le chemin de la Croix, grimpé sur un pylône électrique. Il s'était jeté sur les fils à haute tension. Je l'ai su que par la suite, il a été retrouvé carbonisé. Il ne restait qu'une petite boule de lui ! Étrange non ? Ce drame qui fut une très grande douleur pour mon cœur d'enfant remonte aujourd'hui à plus d'un demi-siècle.

« Mais il sera toujours ancré dans ma mémoire ».

Ma première noyade

Je ne me souviens pas très bien de l'année, mais je crois me rappeler que c'était quelques jours après ma première communion. Mes grands parents maternels avaient à l'époque une petite maison secondaire dans le département de l'Ardèche. Ils avaient aussi, un petit restaurant routier près des quais de la Joliette a Marseille.

Ils nous avaient pris pour quelques jours, nous étions en permission, c'était la première fois que nous quittions la pension à l'occasion de notre réussite au certificat d'étude primaire que j'avais réussi ainsi que mon frère Francis malgré notre différence d'âge ! Et surtout à l'occasion de notre première communion.

Mon frère Francis et moi étions les enfants d'un divorce. C'est pour cela que nous étions en pension dès notre plus jeune âge. Mon autre frère Michel était un bébé, il ne pouvait pas être avec nous.

Pas très loin de la maison passait une rivière. Mon grand-père maternel, un athlète de 1,78 m pour 78 kg, était dans les cyclistes de la police. À l'époque nous les surnommions *« les hirondelles »*. Ce matin-là mon grand-père nous menait, Francis et moi, à la rivière pour nous faire voir les truites et pour que l'on se mouille un peu, car il faisait très chaud. À l'époque, mon frère aîné et moi-même, nous ne savions pas nager.

Malgré cela, je n'avais pas peur de l'eau. Je me souviens encore des paroles de mon grand-père. Il nous disait : « Faites très attention, restez à mes côtés car il y a du courant dans la rivière, attendez près de moi pour que je vous voie ». Mais c'était plus fort que moi : une force inconnue m'attirait, il fallait que j'aille dans l'eau.

J'avais pied, j'étais confiant, je m'aventurais plus loin, puis brusquement je n'avais plus rien sous mes pieds, j'essayais de nager comme un petit chien, mais le courant m'emportait, je buvais de l'eau et encore de l'eau. J'essayais de crier mais je commençais à m'étouffer, plus je criais et plus j'avalais de l'eau. Je m'en rappelle comme si c'était hier, je me débattais, je voyais de moins en moins

mon grand-père, car le courant m'emportait ! J'ai eu cette peur étrange ! Je savais que c'était la fin ! Je devais me résigner ! Je commençais à couler mais avant de perdre connaissance dans la rivière, j'ai vu une ombre qui arrivait vers moi ! Ensuite j'ai perdu connaissance.

Dès que j'ai ouvert les yeux, je ne savais pas où je me trouvais, mais un petit rayon de soleil venait se refléter dans mes yeux. Mon Dieu que cela était agréable. J'étais vivant.

Je me suis retrouvé sur la berge, mon grand-père était sur ma poitrine et moi je vomissais de l'eau, peu à peu je revenais à la vie. Tout doucement, je repris conscience. Depuis ce jour mon grand père, bien qu'il m'aimât, m'a vénéré plus que la normale, jusqu 'à sa mort. Chose troublante… Mon pauvre grand-père est décédé de ses blessures, quelques années à la suite d'un accident de la route. Je n'ai pas pu le savoir car j'étais déjà enfermé, je ne l'ai jamais revu. On me l'a caché pendant plusieurs mois, car à l'époque je me trouvais dans un CO pour mineur ! Avant de rejoindre le bagne d'enfant d'Aniane ou j'ai séjourné plusieurs années.

J'ai terriblement souffert de n'avoir pas pu être auprès de lui. Je sais qu'il aurait été le plus heureux du monde, que je sois là pour l'accompagner pour son dernier voyage. Lui qui m'aimait tant et moi qui le vénérais ! Il m'avait sauvé de la mort ! J'ai toujours ce regret encore aujourd'hui ! Mais je sais qu'il m'aurait pardonné ! J'aurai toujours ce remords de n'avoir pas pu être là pour lui jeter une petite fleur sur son cercueil, et dire au revoir à ce personnage que j'ai dû voir une vingtaine de fois dans ma vie. Il a été là au bon moment et quand j'ai eu besoin de lui. Pour le manque d'affection dont j'ai été sevré dès mon plus jeune âge, il a réussi à combler de son amour toutes ces années…

Pour toi Pépé Jean ! Voilà, tu m'as quitté depuis très longtemps.
Je n'ai pas pu oublier, je n'oublierai jamais,
le Grand Père que tu as été pour moi.
Surtout, dans ce moment difficile, où j'ai eu besoin de toi.

Bagnes d’enfants

Le CO veut dire *« Centre d’Observation pour mineurs »*, dont je parlais dans mon écrit précédent. Après quelques mois, je fus envoyé dans un bagne d’enfants. C’est ce que l’on appelait à l’époque *« la vingt et une »* ! Nous étions tenus de force, dans cette maison de correction jusqu’à l’âge de 21 ans, avec pour condition que pendant toutes ces années, tout se passerait bien ! Cette maison de correction s‘appelait « Aniane ». Il y en avait beaucoup d’autres à l’époque, de ces fameuses maisons de corrections.

Au CO, j’avais fait la connaissance d’un garçon qui fût tout de suite mon ami. Il s’appelait Yves, et nous avions passé par la suite quelques années ensemble derrière ces grands murs.
Dans cette maison, il y avait toutes sortes de délinquants, du plus mineur jusqu’à l’extrême et cela n’était pas juste : ils mettaient des agneaux parmi des loups. D’une simple fugue ou d’un emprunt de véhicule, jusqu’au crime de sang, nous étions tous mélangés dans ce bagne d’enfants.

Au bout de quelque mois je fus obligé de sortir de mon enfance. Mon ami Yves était avec moi et on se protégeait mutuellement.

À l’accueil du centre de détention quand nous arrivions ils nous distribuaient des vêtements en tissu de bure. « C’était des uniformes couleurs marron et aussi des godillots ». Ensuite nous allions directement en isolation pendant un mois dans une cellule particulière. Nous avions le droit de sortir une heure par jour pendant que les anciens étaient dans les ateliers. Tout cela, pour que nous ne puissions pas les rencontrer. Après ce mois d’isolation, si nous avions été tranquilles bien sûr, nous obtenions le droit de choisir l’atelier pour apprendre le métier désiré d’après notre instruction.

Nous avions le choix entre plusieurs corps de métiers : la boulangerie, la cordonnerie, la serrurerie, etc. Par la suite ils ont créé une activité spéciale pour moi (je vais y revenir plus loin). J’avais choisi la forge comme mon copain Yves, mais à la suite de différents avec l’éducateur

« il ne m'accepta plus dans son atelier ». À cause de cela je me retrouvais de nouveau en cellule pendant un mois.

Les éducateurs comme nous les appelions, trouvaient que j'étais un bon élément, mais une forte tête. Pour me punir ils créèrent un nouveau travail bien spécial : l'agriculture, la viticulture. Ils avaient des terrains un peu partout dans ce village d'Aniane, en dehors des murs du centre de redressement. Je fus pris en main par un moniteur qui m'emmenait dans une ferme le matin et qui me ramenait le soir vers 17 heures. Il commença à m'apprendre le dur labeur de paysan, les semaines passèrent, les mois aussi.

Au bout de quelques mois je labourais tout seul les champs avec une brave mule. C'était très dur d'accord, mais j'avais la satisfaction d'être à l'air libre, et en plus je gagnais de l'argent que le paysan me donnait toutes les semaines. J'arrivais à gagner cinq francs, c'était fabuleux.

Au bout d'un an d'internement, si nous avions obtenu une bonne note, nous avions droit à une permission. Le dimanche, de 14 heures à 17 heures, nous pouvions aller dans un village qui s'appelait Gignac et où il y avait un petit cinéma.
Les années passèrent à ce rythme. J'étais devenu un ancien et un garçon respecté par tout le monde, par les pensionnaires de la maison de correction, ainsi que par les éducateurs et le plus *« vache »* de tous, le surveillant général, Monsieur Luzzato - chose pas trop facile avec lui.

Pour pouvoir être libéré de ce bagne il fallait réunir plusieurs conditions. Premièrement, avoir fait plus de trois ans, sans évasion. Deuxièmement, avoir passé un brevet militaire lors d'un séjour d'une semaine dans un centre militaire, où nous avions appris à faire 4 sauts en parachute. Troisièmement, on devait signer un engagement dans un bataillon disciplinaire de l'armée. Tous les anciens, qui répondaient à ces critères, dont moi, allions être libérés. Il ne nous restait que deux ou trois semaines à tenir le coup.

C'était un dimanche, nous avions droit à notre permission ce jour-là. J'étais devant le grand portail en fer, et j'attendais mes principaux copains. J'étais fauché. Cela voulait dire que si je n'avais pas deux

francs dans la poche, je n'avais pas le droit de sortir. Il fallait prouver que nous détenions cette somme sur nous.

Yves était à l'infirmerie, il avait eu une angine, il ne pouvait pas sortir, mais les autres amis, eux, avaient juste la somme pour leurs besoins. Je m'en souviens très bien comme si c'était hier ! Simondin un ami qui était du Nord, voulait me prêter son argent, j'avais refusé car c'était vraiment un gentil garçon. Mais j'aurais dû accepter pour la raison que j'avais une petite copine qui m'attendait à Gignac, tout prêt de Aniane, les samedis pour aller au cinéma. Pourquoi ai-je refusé son argent ce jour-là ?

Le soir nous vîmes des voitures de police et de la gendarmerie rentrer dans la maison de correction. Il avait dû se passer quelque chose de grave ? Surtout qu'il était 17 heures. À l'appel il manquait cinq garçons de mon groupe.
Vers 19 heures le directeur me fit appeler dans son bureau et il me dit : « Pierre, il s'est passé un grand malheur. Comme je sais que tu es maintenant un bon gars et un des plus anciens et à qui je peux faire confiance, si tu es d'accord, je te désigne pour faire savoir la triste nouvelle qui vient de se passer et de raisonner la douleur de certains. »
Il me raconta que mes cinq copains avaient emprunté un véhicule, ils étaient en retard pour rentrer au centre de détention.

Ils n'avaient pas eu de chance, il leur était arrivé un accident mortel. Ils avaient percuté de plein fouet un arbre, en voulant rentrer. Trois sont morts ! François, L'estoquois, et Simondin. Mon ami Simondin. Les deux autres, dont je ne citerai pas les noms, ont été très grièvement blessés. L'un avait eu une trépanation avec perte d'un œil. Le second, complètement défiguré par le choc, avait perdu la raison. À cette époque ils l'avaient interné.

Je me souviens, avec deux amis donc je ne dirai pas les noms… Nous nous sommes occupés de la toilette de nos trois copains décédés, nous avons passé la nuit à les veiller. Je ne pouvais détacher mon regard du pauvre Simondin, j'avais cette impression qu'il me souriait. Je crois qu'il voulait me faire comprendre qu'il avait donné sa vie pour moi, une étrange impression m'envahit. Car c'est certain que si j'avais accepté ses deux francs qu'il voulait me prêter, je me serais certainement trouvé à sa place.

Trois jours après, nous avons mené leurs dépouilles sur nos épaules au petit cimetière d'Aniane, où ils sont restés quelque temps encore. Je sais, et de cela j'en suis sûr ! Aujourd'hui, ils sont de nouveau rentrés chez eux dans leurs villes, ou leurs villages dont ils étaient originaires. « Ils reposent en paix depuis leurs décès en 1962 »

Volonté de vivre ? Survivre !

Après ma seconde noyade, je commençais à comprendre qu'il fallait prendre le taureau par les cornes et essayer d'aller de l'avant.

Nous habitions Mireille et moi dans ce petit studio près des docks de Marseille, celui pour lequel mon grand-père François avait donné la caution, payé trois mois d'avance et pour lequel il s'était porté garant pour nous, au cas où on ne paierait pas notre loyer.

Normalement après ma convalescence à la suite de mon intervention chirurgicale, j'aurais pu si j'avais voulu être en invalidité. Moi je ne voulais pas me sentir diminué par rapport aux autres, je voulais prouver qu'avec de la volonté et du courage, je pouvais revenir dans la vie "avec la tête haute dans la vie active", sans l'aide de l'état. Je ne voulais pas être encore à la charge du gouvernement, j'avais été nourri pendant plusieurs années à leur frais. Mais je ne leur appartenais pas.

Mireille était tout juste enceinte d'un mois, elle trouva du travail dans une fabrique de pâtes, elle cacha bien sa grossesse à son employeur sinon, il ne l'aurait pas embauchée.

Je savais que les transports de la ville de Marseille recrutaient des chauffeurs et aussi des receveurs. Oui à l'époque les trolleys-bus avaient un chauffeur et un receveur pour contrôler les tickets des usagers, ils poinçonnaient avec une machine amovible, qu'ils trimballaient partout. Je me présentais à cet examen, je réussis tous les tests, mais sachant, que j'avais eu cette intervention chirurgicale très grave… mon doute fut confirmé. Quelques jours plus tard, je recevais un courrier comme quoi je n'étais pas apte pour la place de receveur.

Je décidais d'aller voir le président-directeur général de la régie autonome des transports de la ville de Marseille. Il m'accorda un rendez-vous. Mireille était avec moi, elle avait voulu m'accompagner. Le directeur nous reçut dans son vaste bureau, il nous dit de nous asseoir, je lui expliquais la raison de mon entretien, il me dit : « Sais-tu jeune homme que nous ne pouvons pas prendre dans la régie quelqu'un qui vient être opéré d'un poumon, ce n'est pas possible ».

Mais malgré cela j'insistais et je voulais lui faire comprendre qu'il fallait que je travaille à tout prix. J'avais besoin d'une petite chance dans ma vie ! Au bout d'un long entretien avec cet homme d'un certain âge, il parvenait à se décider et à prendre une décision incroyable, il ne savait pas encore qu'il allait me remettre dans le chemin de la vie : « Voilà, dit-il, je viens de réfléchir et après une enquête que je vais faire, par mes services sociaux, si le résultat est concluant, je te ferai une faveur que je n'ai pas le droit de faire : je t'embaucherai comme étudiant pour trois mois. C'est tout ce que je pourrai faire pour t'aider.

Après cet entretien fructueux Mireille et moi nous étions très heureux. Quelques jours après, je finis par recevoir un courrier favorable du directeur, j'allais chercher mon uniforme de receveur, je commençais tout de suite mon travail.

Les trois mois passèrent très vite. J'allais revenir à mon point de départ ! Ne plus avoir de travail. Je téléphonai de nouveau au directeur de la régie et avec beaucoup de mal, je réussi à lui faire prolonger mon contrat de trois mois supplémentaires. Ces trois mois supplémentaires passèrent aussi vite que les trois premiers.

Je devais revoir le directeur pour le supplier de me garder. Mireille était enceinte de 7 mois, elle m'accompagna pour ce nouvel entretien avec le directeur général de la régie. Il nous reçut très aimablement, il nous expliqua que malgré tous les pouvoirs, et le bon travail que j'avais fourni pour la régie, malgré tout cela, il ne pouvait pas m'embaucher comme titulaire, il avait tout pris sur son dos en me faisant cette grande faveur.

Après avoir insisté, lui faisant comprendre, que notre survie dépendait de son bon vouloir, il prit une décision qui remplit mon cœur de joie. Il

me dit : « Je te donne encore 3 mois comme étudiant, mais après ce ne sera plus possible ! Tu sais très bien qu'après avoir travaillé douze mois dans la régie, vous passez titulaire d'office. En raison de tes antécédents de santé cela n'est pas possible, j'ai réussi à faire tout mon possible en le prenant sur mon compte personnel, mais les enfants cela aura été tout ce que j'aurai pu faire pour vous aider ».

À la fin de ce nouvel entretien nous étions ravis ! Nous l'avions remercié très chaleureusement. Les trois mois passèrent aussi vite que les autres ! Je ne remercierai jamais assez cet homme qui m'avait donné cette chance de vivre et de survivre !

Je n'avais plus de travail, Mireille était en congé de maternité.

Quinze mois avaient passé depuis mon opération. J'avais repris un peu de poids, je frisais les 60 kg. Nous habitions toujours en face des docks. Pour survivre j'allais sur les quais pour récupérer du bois pour que l'on puisse se chauffer avec notre petit poêle. Aujourd'hui, je me demande parfois comment je pouvais réussir à transporter de tels poids sur mes épaules ? Incroyable ! Peut-être la force du désespoir !

Je décidais alors de me présenter le matin à 6 heures, comme tous les autres gars, pour avoir une place de docker à la journée, en sachant que je n'aurais aucune chance, car les personnes qui faisaient la queue comme moi pour ce travail étaient tous des malabars entre 75 kg et parfois même plus de 100 kg.
Pendant quinze jours tous les matins, j'étais un des premiers devant la porte, je levais la main pour être choisi. Les autres dockers se moquaient pratiquement de moi car la cargaison à décharger dans la cale des bateaux était plus lourde que moi. Des sacs de farines de 80 kg, des fûts de charbon de plus de 50 kg, qu'il fallait se passer à la chaîne, les sacs de ciment, et bien d'autres choses à l'époque, tout cela se faisait manuellement.

Pendant ces quinze jours d'attente, j'avais eu la chance de faire la connaissance d'un homme d'une trentaine d'années, très athlétique. Il était chef d'équipe, respecté de tout le monde sur les quais de Marseille. Il me prit sous sa tutelle et dit au responsable qui avait la charge d'embaucher le matin, qu'il me prenait dans son équipe et qu'il répondait de moi pour mon travail.

Le premier jour fut un calvaire pour moi, pas de chance « c'était des sacs de farine de 80 kg ». Ces sacs, il fallait les transporter dans la cale sur les épaules, j'ai dû tomber plusieurs fois, mais mon nouveau copain était là pour m'aider à remettre à chaque fois, le sac sur mon dos. Quelle souffrance ! La cicatrice de mon opération me faisait tellement mal que je croyais qu'elle allait s'ouvrir ! Mais je n'en disais rien à personne, je ne me plaignais pas, j'étais tellement heureux de pouvoir travailler, comme toutes ces autres personnes, qui travaillaient aussi dur que moi.

À l'époque, avec le salaire d'une journée de travail comme docker, nous pouvions vivre une semaine. À force de persévérance et de dur labeur, j'arrivais à travailler pratiquement comme tous les autres, trois jours par semaine.

Notre premier enfant était né, c'était une fille, nous l'avions appelée Isabelle. Elle était si jolie, si gentille, qu'elle nous donnait la force de continuer le combat.

Tous ces mois à travailler sur les quais m'avaient redonné de la force et de la puissance physique. Je commençais à devenir robuste, j'étais sur la bonne voie. Je frisais les 70 kg.

La propriétaire du meublé où nous habitions, une très vieille dame avait décidé de vendre ! Nous n'avions pas le choix, nous devions déménager.

Avec beaucoup d'effort et de recherche, nous avions eu la chance de trouver, Mireille et moi, une place chez des gens très aisés à l'époque. Nous étions nourris, logés, avec notre fille Isabelle. Mireille devait s'occuper de la maison, de la cuisine, des deux enfants du couple, tandis que je m'occupais de l'entretien de la bastide et aussi de la piscine. Mais, ce moment de ma vie, n'est pas intéressant pour moi ! Ainsi que pour vous ! Alors je passerais cette époque sans aucun regret.

Ce travail nous a seulement permis de survivre et aussi d'aller voir d'autres horizons.

La vie, la mort, qui choisit pour nous ?

Nous étions de retour à Marseille après une année passée près de Lyon, où nous avions fini le travail que ces gens aisés nous avaient offert. Notre fils Pierre était né, il avait déjà un an. Par l'intermédiaire de mon père, je réussis à rentrer dans la construction navale, à bord des bateaux qui se trouvaient en cale sèche comme manœuvre ajusteur mécanicien.

Toutes mes mésaventures et tous les problèmes que j'avais pu rencontrer dans ma vie avaient fini, sans que je le sache, par me perturber. Je commençais à sortir le soir, à boire et à rencontrer d'anciens amis, qui eux aussi avaient fréquenté la même maison de correction que moi. Mes fréquentations, plus l'alcool, n'avait guère arrangé mes souffrances morales. Je devais sans le savoir être à la limite d'une dépression nerveuse. Un soir après mon travail, au lieu de rentrer à la maison et après quelques verres de trop, je ne sais pas ce qui me prit, j'errai dans les rues de Marseille à la recherche de je-ne-sais-quoi.

Je passai devant un garage qui servait de stationnement et qui avait son propre gardien. J'étais poussé par un désir de rentrer dans ce garage. Le gardien me regarda, mais il me laissa rentrer. Étrange non ? Il aurait dû me demander où j'allais, car il ne me connaissait pas. Pourquoi me laissa-t-il entrer dans ce garage ? Je regardais dans cet immense garage, il n'y avait que de très belles voitures de l'époque : 404 Peugeot, Citroën DS19, ainsi que beaucoup d'autres modèles. Mais celle qui m'attirait était là...

J'ouvris la porte de cette belle 404 toute neuve, de couleur or métallisé. Chose étonnante encore, la clef du véhicule était bien en évidence sur le contact. Je décidai de l'emprunter.

Je m'installai au volant de ce bolide de l'époque, sans même réfléchir au gardien. Je mis le contact et je démarrai. Arrivé devant la porte du garage, le brave gardien assis devant la guitoune, me regardait et me faisait un sourire. Il m'ouvrit le portail. Tranquillement, j'enclenchais la vitesse et je sortais du garage naturellement.

Une fois sorti du garage, je me promenais calmement dans la ville, fenêtre ouverte tout en écoutant le poste, avec une musique d'Aznavour. Je me souviens encore aujourd'hui du titre de cette chanson... c'était : *« Et pourtant »*. Je me sentais bien, j'étais heureux. L'heure avait passé sereinement, j'avais pris une portion d'autoroute et je me trouvais du côté d'Aix en Provence. L'heure avait tourné si vite, il était tard.

Il devait être à peu près 2 h 30 du matin. J'avais eu le temps de reprendre tous mes esprits, je décidais de rentrer à la maison, car je commençais à 7 heures à travailler. Je devais rentrer au plus vite, je mis tout ce que la voiture avait comme puissance dans le moteur et en quelques secondes, je me retrouvais à 140 km/heure. À l'époque, je crois bien que c'était la vitesse maximum de la 404.

La fatigue, un peu l'alcool et le début de dépression je pense m'avaient fait perdre la notion du danger ? Je ne veux pas citer la sortie d'autoroute que je devais prendre pour sortir. Mais j'arrivais tellement vite que j'ai manqué la sortie. Je freinais trop brusquement, la voiture dérapa. Je fis un dérapage contrôlé, et la voiture se remit en bonne position de marche, mais avec la vitesse, je finis par en reperdre le contrôle. Le poteau d'éclairage, qui se trouvait à 50 mètres plus loin, me reçut de plein fouet.

Ma tête avait tapé contre le pare-brise, le sang coulait sur ma figure, je ressentis une douleur fulgurante à l'épaule droite, le volant de la voiture me compressait le torse, j'étais coincé, le pare-brise n'avait pas cassé entièrement, j'essayais d'ouvrir la porte avec ma main gauche valide. La porte était bloquée par la puissance du choc. Je commençais à voir de la fumée qui sortait du capot. Je me doutais bien que la voiture n'allait pas tarder à s'enflammer. J'étais pris au piège, je pressentais que cette fois-ci c'était la bonne, je ne m'en sortirais pas vivant, je l'avais bien cherché…
Mais malgré cela je continuais à me débattre, pour essayer de me décoincer de ce volant sans penser à la douleur fulgurante de mon épaule. Une petite flamme commençait à sortir du capot.

Je ne sais pas comment j'ai pu dégager ma poitrine de cette étreinte. Étrange encore non ? De mon pied droit je tapais de toutes mes forces pour terminer de casser le pare-brise, il fallait que je fasse vite sinon j'allais être brûlé vif dans cette voiture. En faisant cet effort surhu-

main, je voyais Mireille, mes enfants Isabelle et Pierre. Cette vision décuplait mes forces, je redoublais mes coups, le pare prise éclatait comme un enchantement. Ce n'était pas fini, il fallait que je trouve encore la force de sortir de cet amas de ferraille avant qu'il n'explose. Aurais-je le temps ? Avec une volonté de survie et une force incroyable, je réussis à sortir la tête en avant et m'aidant de mes jambes, ainsi que de ma main gauche valide, je finis par me retrouver sur le capot de la 404, je roulais sur le capot et je me retrouvais par terre.

Chose drôle et incroyable encore, personne, pas une voiture n'avait assisté à mon accident. D'accord il était environ 3 heures du matin, mais c'était tout de même troublant. Je devais vite me relever, les flammes étaient de plus en plus grosses et l'explosion était éminente… Avec beaucoup de mal, mais avec une volonté de fer, je réussis à me lever et à m'éloigner de ce tombeau de ferraille d'où j'avais réussi à sortir par miracle. Avec beaucoup de mal et de douleur j'avais réussi à marcher jusqu'à la sortie que je venais de manquer quelques minutes plus tôt.

L'explosion se faisait entendre, je n'étais qu'à cinquante mètres de là, je me retournais pour voir ce fracas. C'était vraiment impressionnant, des tôles qui volaient de tous les côtés, des flammes ahurissantes. Je venais d'échapper à l'enfer. Merci mon Dieu. Merci aussi à mon ange gardien. Car je sais aujourd'hui que c'est vous qui décidez du choix de la vie ou de la mort pour chacun d'entre nous.

Pourquoi m'avoir aidé encore ? Je ne le méritais pas… Bizarre, non ?

Départ vers de nouveaux horizons

Il faisait une très belle journée ce matin-là sur Marseille. Après plusieurs nuits de travail supplémentaire, j'avais droit à quelques jours de repos.
Suite à l'accident de Mireille nous attendions toujours après plusieurs années les indemnisations quelle devait recevoir par les assurances. L'avocat de Mireille nous écrivait pour nous faire savoir où en était l'affaire. La dernière lettre de l'avocat nous indiquait qu'il était

d'accord avec la somme que devait verser l'assurance adverse. Mireille était aussi d'accord pour accepter cette somme. En fait c'était une histoire de deux ou trois mois pour débloquer l'argent.

Ce matin-là après avoir acheté les cigarettes et le journal, quelle ne fut ma surprise en ouvrant la boite aux lettres de trouver un courrier de notre avocat ! Une fois à la maison j'ouvris le courrier et quelle ne fut ma joie de découvrir un important chèque pour l'époque au nom de mon épouse.

Nouveau départ

Dès que Mireille et les enfants rentrèrent à la maison, j'en parlais à mon épouse et nous décidions, d'aller voir d'autres horizons ! Ma première idée était de quitter Marseille, avec une valise et nos deux petits, en laissant tout ce que nous avions dans un garde-meuble à Marseille. Après nous être libérés de tous nos engagements, nous nous dirigions vers notre nouveau destin. Première destination : Paris. Nous avons pris le train en laissant tout derrière nous, la famille de Mireille ainsi que la mienne.

Quelle déception une fois arrivée à Paris, il pleuvait des cordes, et nous n'avions pas de parapluie ! Chose rare d'acheter un parapluie à Marseille, pour nous c'était un ustensile inutile.

Pendant les quelques jours que nous étions restés à Paris pour essayer de trouver un logement et du travail avec nos deux enfants, la pluie n'avait pas cessé de tomber. Nous ne sommes pas habitués à ce temps, et tous les logements que l'on nous a proposés se trouvaient à vingt ou trente kilomètres de Paris. Nous n'avions aucune promesse de travail. Le temps qu'il y faisait ne nous convenait pas ! Mireille était tout à fait d'accord avec moi. La décision était prise. De nouveau nous allions reprendre le train mais cette fois-ci en direction du midi de la France.

Nous avions décidé de choisir un endroit au hasard entre Marseille et Nice. Nous venions de passer Marseille, et nous regardions le paysage et l'endroit qui pourrait attirer notre décision, Toulon, Cannes, Antibes. Entre Cannes et Nice, à l'arrêt d'une petite gare qui s'appelait Cagnes sur mer, je prenais un de mes enfants dans les bras et notre

valise, je disais à Mireille : « Nous descendons à cet endroit ce lieu me parait magnifique ».

Premier travail et premier logement

Passons toutes les formalités concernant le logement et les meubles. Par contre je peux dire que tout s'est fait très vite. Nous sommes restés quelques jours à l'hôtel avec nos deux enfants. J'avais rapidement trouvé du travail dans une fabrique de four à pain pour les boulangers. Mireille de son côté avait aussi trouvé une bonne place dans une grosse boîte de composant électronique.

La vie reprenait son cours normal ! Déjà six mois que nous étions installés, tout allait vraiment très bien, le logement, le travail, nous étions heureux. Jamais nous ne pensions que le destin allait encore nous jouer des mauvais tours. Encore et encore des frissons...

Nous étions le soir après le travail. Mireille comme d'habitude préparait le souper. La sonnette d'entrée retentit, quelle ne fut notre surprise en ouvrant la porte de voir un des neuf frères et sœur de Mireille qui se trouvait devant le palier avec une petite valise ! La suite est facile à comprendre, je la passerais.

J'avais réussi à faire rentrer le frère de Mireille dans mon atelier. Un jour, Yvon insista pour conduire ma *Malagutti*, une petite moto de marque italienne, pour se rendre au travail qui se trouvait à environ trois ou quatre kms de la maison. Nous venions de finir de manger et nous recommencions à travailler à 13 h 30. Yvon prit le volant et démarra à toute vitesse. Je me trouvais derrière lui . Je lui disais : « Va doucement Yvon, je n'ai pas envie que l'on se casse la figure ». Il me répondit : « Ne te fais pas de soucis, j'en ai l'habitude ».

Dans la dernière ligne droite pour arriver à Cagnes sur mer, je vis un camion remorque qui manœuvrait assez loin devant nous. Il essayait d'entrer dans une petite fabrique qui était sur la droite. Yvon l'avait vu aussi mais il pensait que le camion remorque reculait, qu'il aurait eu le temps de passer sur la gauche. - Mauvais jugement de sa part. Le camionneur voyant qu'il ne rentrait pas dans la fabrique recommença

sa manœuvre et, au lieu de reculer, il avança. À ce moment-là, je comprenais que cela allait être la catastrophe.

Je serrais très fort Yvon, il freina de toutes ses forces. Tout ce dont je me rappelle aujourd'hui, c'est que la Malagutti avait dérapé sur le gravier. Nous avions été projetés l'un et l'autre sur la chaussée. Ma tête avait heurté quelque chose de dur. J'étais assommé, mais chose troublante, j'ai dû me réveiller plusieurs minutes après. Mon corps se trouvait sous la remorque du camion, je n'avais rien apparemment. Je ne comprenais pas encore ce qui venait de m'arriver.

J'étais encore en vie. Je sortis de dessous la remorque comme un fantôme. J'avais seulement quelques égratignures. Yvon hurlait de douleur. En tombant de la machine il avait heurté avec sa cuisse droite la manette de freins de la Malagutti ; il avait une plaie béante et il saignait abondamment. Les pompiers étaient déjà sur place en train de lui porter secours.

Quand j'ouvris les yeux, j'avais une couverture sur moi. Je n'avais pas compris la raison à l'époque ! Mais aujourd'hui je la connais… Les passants et les pompiers à ce moment-là, vu le choc et la position à laquelle je me trouvais, avaient pensé qu'il n'y avait plus d'espoir pour moi. Étrange non ? D'ailleurs quand j'y repense aujourd'hui, il me semble encore voir la tête des passants et celle des pompiers quand je me suis levé. Maintenant je comprends… Pendant un instant, ils avaient cru que j'avais perdu la vie.

Je venais d'échapper par quel miracle à cette mort certaine qui ne voulait pas de moi !

Enchaînement d'accident

Comme assez souvent, j'allais rendre visite à ma mère qui habitait à Marseille, dans un quartier qui a été rénové aujourd'hui. Maintenant tout a été rasé et reconstruit, ce quartier s'appelle toujours les Carmes. C'est à cet endroit précis que le film *« French connexion »* a été tourné dans les années 1970 avec de très brillants acteurs. L'hôtel en flammes

dans le film se trouvait juste en face de la fenêtre où habitait ma pauvre mère.

Mon jeune frère Michel de 4 ans mon cadet, et qui est décédé d'un cancer depuis 1993, vivait toujours avec ma mère. J'étais arrivé juste à l'heure du repas, ma mère était très heureuse de me voir.

Nous avions fini de dîner, mon frère me demanda de l'accompagner car il avait quelques problèmes à régler. Je n'allais pas lui refuser ! Ma mère n'était pas d'accord que nous sortions, elle avait peur pour nous, elle avait bien raison ! Connaissant Michel et mon caractère, elle ne pouvait que se faire du souci.

Première blessure

Tout cela pour en arriver au fait : nous étions allés dans un bar où mon frère avait de graves problèmes pour tenter de les régler. Cela dégénéra en bagarre. Nos assaillants étaient plus nombreux que nous, malgré la puissance des coups que nous pouvions donner ! Je ressentais une douleur fulgurante dans mon dos et dans mon avant-bras droit. Je continuais quand même à me battre avec la force du désespoir. Hélas le sang coulait à flot, les coups continuèrent à arriver sur moi. Ce fut le trou noir. Je me réveillais dans un fourgon de police qui m'amena à l'hôpital de la Timone à Marseille où je fus pris en urgence.

Je passais des radiographies pour le dos et pour mon avant-bras droit. Le coup de couteau que j'avais reçu dans le dos n'était pas trop grave, pas d'organes vitaux touchés, juste quelques points de suture. Mais le coup de rasoir à l'avant-bras droit avait sectionné tous les tendons de la main. Les internes qui m'ont opéré sous anesthésie locale ont essayé de faire de leur mieux. En fait, il n'y avait pas de chirurgien spécialisé pour la main et les tendons ce soir-là.

Ils m'ont opéré pendant trois bonnes heures en faisant de leur mieux. Je me retrouvais donc avec un pansement dans le dos, et un autre celui-ci énorme avec une attelle à la main droite. Les internes m'ont seulement dit que je devais voir un spécialiste des tendons, car il y avait un amalgame malgré leurs interventions et qu'ils avaient fait pour le mieux. Ils me précisèrent que je risquais de perdre l'usage de

ma main droite si je ne me faisais pas suivre immédiatement par un spécialiste.
Pour sortir de l'hôpital je devais signer un papier les dégageant de toutes responsabilités « car je sortais de ma propre volonté ». Après avoir passé toutes les formalités de police suite à cette altercation, je rentrais chez ma mère. Mon frère Michel se trouvait là, il était rempli de coups et de bosses, il avait dû réussir à s'enfuir de justesse, en profitant de l'arrivée du fourgon de police. Il était là, il allait bien malgré les coups qu'il avait reçus. Rien de grave.

J'étais réconforté sur son sort : il avait seulement fallu quelques jours pour panser ses plaies et ses bosses. Moi, je devais reprendre la route pour rentrer chez moi, car ma femme et mes enfants m'attendaient. Je devais rouler 200 km pour rentrer à la maison, fatigué, mais l'envie de revoir mes enfants et de retrouver Mireille avait pour effet de me faire oublier mes blessures.

La suite de cet exploit

Huit jours après ce problème, le dos me faisait encore un peu mal, mes doigts me lancinaient toujours. J'avais encore les pansements que les internes m'avaient faits, je devais voir un docteur pour un contrôle de ma main. Ils devaient m'enlever les points de suture de mon dos et aussi de mon avant-bras. Quand je fus chez le praticien, celui-ci retira les quelques points du dos et il me dit que la plaie était propre, que c'était terminé pour cette lésion.

Pour la main, ce n'était pas du tout pareil, dès qu'il m'enleva le gros pansement avec l'attelle aux doigts, quelle surprise de voir l'énorme cicatrice qui partait du début de la main, et qui montait vers l'avant-bras de trente cm de hauteur avec une quarantaine de points.

Conclusion

Le pouce et l'index semblaient normaux, par contre le majeur et l'annulaire étaient fléchis ainsi que l'auriculaire. Disons que ma main ne pouvait plus se fermer complètement, elle ne pouvait plus faire la pince. Il fallait que j'attende un bon mois en faisant de la rééducation

pour la main pour voir le résultat. S'il n'y avait pas d'amélioration, il faudrait que je vois un autre spécialiste en vue d'une autre intervention chirurgicale.
Au bout d'un mois de rééducation, il n'y avait pratiquement aucune amélioration. J'avais rendez-vous avec un éminent chirurgien qui ausculta ma main et me donna un rendez-vous pour l'intervention, en précisant qu'après cette opération, à l'aide de la rééducation, tout rentrerait dans l'ordre assez rapidement.

Trois mois après je retournais le voir car il n'y avait très peu d'amélioration. Cela me gênait énormément pour le travail que je faisais à l'époque. Un rendez-vous fut pris pour une nouvelle intervention ! De toute façon je ne pouvais pas rester avec une main dans cet état, cela n'était pas possible pour mon activité.

La seconde opération fut un fiasco total, je tairai les souffrances de ces interventions ! Huit jours d'hospitalisation. Tous les jours on venait faire travailler mes doigts pour les obliger à bouger.
Donc pour la deuxième fois, je sortais de l'hôpital et je décidais comme toujours de reprendre mon travail après avoir fait la rééducation de la main. Je commençais à m'habituer au handicap de cette main. Je n'avais pas le choix. Il le fallait bien pour que je puisse continuer à travailler. Je ne pouvais pas faire autrement.

On approchait de Noël, mon père devait nous rendre visite, il venait de Marseille, pour cette occasion. Le hasard ou le destin - je ne sais pas comment il faut l'appeler - sonna de nouveau à ma porte. Mais ce sera dans un autre écrit car une série de malheurs est venue s'accumuler par la suite.

Suite aux accidents

Nous avions passé, toute ma famille et moi, un très bon Noël. Les enfants avaient été gâtés par leur grand-père, et par nous-mêmes.

Réveillon du jour de l’an

Ce soir-là tout s’était bien passé. Il était environ 1 heure du matin. Mon père étant à court de cigarettes, je décidais d’aller à une dizaine de km pour lui en récupérer, car je savais où il y avait un établissement ouvert à cette heure tardive. Bien que ce soit le jour de l’An, je savais où je pouvais trouver des *Gauloises* et des *Gitanes*, mais les cigarettes étaient seulement disponibles pour les habitués et les amis.

Ayant déjà pas mal bu à l’occasion de la Nouvelle Année, Mireille insista que je ne sorte pas, mais j’étais bien et je voulais faire plaisir à mon père que je voyais assez rarement. Je pris ma voiture qui se trouvait juste en bas du bâtiment où j’habitais et je me dirigeais vers l’établissement nocturne, malgré la mise en garde de Mireille. Une fois arrivé à l’établissement, quelle ne fut pas ma surprise de revoir un très grand ami, que je n’avais pas vu depuis plusieurs mois. Il était seul, désœuvré, il me raconta qu’il était en instance de divorce, le temps de parler et de boire quelques verres.

Le retour à la maison

Pour sortir de cet établissement, il fallait descendre quelques marches pour aboutir dans un petit parking. Sans doute sous l’effet de l’alcool et de la fatigue, je glissai en franchissant la première marche et je tombai de tout mon poids sur le genou droit. Une douleur immédiate se fit sentir. Je ne voulais pas me faire remarquer et je ne dis pas un mot. Personne n’avait rien entendu… Avec beaucoup de mal je pus rejoindre mon véhicule qui se trouvait à une vingtaine de mètres de là.

Je m’installais au volant mais la douleur était de plus en plus forte. Au bout de cinq minutes, malgré la souffrance, je décidais tout de même de rentrer à la maison. Je remis mon véhicule en route. Pas moyen de me servir de ma jambe pour accélérer. Je décidais de ne conduire qu’avec la jambe gauche. Embrayer et accélérer n’était pas une chose très facile, mais le choc, la douleur et le froid m’avaient rendu les idées claires. En prenant mon temps j’avais réussi à arriver devant à destination.

Souffrance de la nuit

Pour rentrer, il fallait faire encore pas mal de sacrifices ! Des escaliers à descendre et ensuite arriver jusqu'à l'ascenseur. Ouf, j'étais sauvé, l'ascenseur était là. Arrivé sur le pas de ma porte, je m'apercevais que je n'avais même pas pris les clés de la maison, il fallait que je sonne pour me faire ouvrir. Heureusement mon père et les enfants dormaient bien.
Mireille comprit tout de suite en voyant le rictus sur ma figure que quelque chose s'était passé. Je lui expliquais, elle essaya de calmer ma douleur avec de la pommade, et en me mettant une énorme bande Velpeau. La souffrance ne faisait qu'empirer, mon genou était devenu énorme et je ne pouvais plus du tout bouger la jambe. Je comprenais que ma jambe était fracturée et que j'étais obligé d'attendre l'ouverture de la clinique au matin pour aller aux urgences. Le reste de la nuit fut un cauchemar pour moi ! *Mireille avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour alléger ma souffrance. Elle avait fait le maximum afin que je souffre moins.*

Visite aux urgences

Mireille me conduisit aux urgences de la clinique et dès qu'elle fut ouverte, on me reçut tout de suite. Les infirmières me firent patienter, elles avaient constaté que j'avais déjà une fracture juste au-dessous du genou.
Le chirurgien arriva, un homme énergique avec une figure réconfortante. Il constata après avoir vu la radiographie que j'avais une fracture importante et qu'il fallait remettre ma jambe en place pour pouvoir me plâtrer. Le médecin donna l'ordre que l'on me maintienne fermement, il prit ma jambe et il tira de toutes ses forces pour remettre l'os fracturé en place. Inutile de dire que cela m'avait fait hurler de douleur. Une fois mon os remis en place, je supportais ma douleur difficilement.

Le praticien prit ma main droite sans doute pour me réconforter, il regarda la grande cicatrice de mon avant-bras. Il me demanda ce qui m'était arrivé. Je lui expliquais que j'avais eu les tendons sectionnés ainsi, que j'avais été opéré trois fois sans résultats. En regardant de plus près, il me dit ceci : « Vous allez être immobilisé une trentaine de jours, je suis un spécialiste de la main et des tendons », en se

renseignant quant au laps de temps déjà écoulé depuis ces mauvais souvenirs. Je lui répondis que ceci avait eu lieu il y a environ huit mois. Il m'expliqua que les tendons ne meurent pas si vite et qu'ils restent opérables pendant douze mois. Il m'offrait ses services, je n'avais rien à perdre. De plus ce praticien m'avait parlé, il m'avait redonné l'espoir de récupérer ma main, je lui donnais mon accord.

J'étais dans une chambre particulière, j'avais mon plâtre jusqu'en haut de la cuisse, elle était tenue en hauteur par un contre poids. Le chirurgien avait fait tout le nécessaire pour pouvoir m'opérer à nouveau les tendons de la main. Il rentra dans ma chambre pour m'annoncer la bonne nouvelle. Après avoir consulté le dossier et les radios, il voulut bien prendre le risque de m'opérer en me donnant une espérance de 8 chances sur 10, précisant que l'opération serait un succès et que je retrouverais pratiquement la faculté de bouger mes doigts.

Après l'opération de la main le chirurgien venait voir ma main, en me demandant d'essayer de bouger le petit doigt. Il me dit « De toute façon, l'opération s'est très bien passée, je vous garantis le résultat, demain vous pourrez commencer à bouger celui-ci ».

Effectivement le lendemain il était là et il essayait de faire bouger mon petit doigt. Il ne s'était pas trompé, il bougeait faiblement mais il bougeait. Le médecin était heureux et il me dit : « Maintenant ce n'est plus qu'une question de rééducation », en expliquant que nous ferions cette rééducation tous les jours ensemble.
Avec la jambe en l'air qui me faisait souffrir et le bras ouvert avec mes trente ou quarante points de suture, le praticien venait me tirer sur les doigts pour les faire travailler, ce qui provoquait de multiples douleurs ! Mais la souffrance ne me faisait pas peur car je comprenais que j'allais retrouver la fonction de ma main et de mes doigts.

Encore ce fameux hasard

Il y avait bien quinze jours que j'étais à la clinique, on m'avait retiré les contre poids à la jambe, mes doigts bougeaient sous le gros pansement, j'étais heureux. C était un dimanche et j'avais droit aux visites.

Mireille venait d'arriver, il y avait une femme de ménage qui rafraîchissait la pièce, j'avais envie d'aller aux toilettes, la femme de ménage me tendit le bassin, je ne voulais pas de bassin, je voulais y aller tout seul. Bien sûr la catastrophe arrivait, je glissais sur le sol encore humide avec mon plâtre et je fus projeté de tout mon poids. Tout mon attirail m'entraîna vers la chute, mon plâtre, mon bras en bandoulière. Le choc fut terrible, toute ma famille autour de moi criait de la peur qu'elle venait d'avoir ! Moi je gémissais et me plaignais d'une douleur sur le côté de la hanche. Les brancardiers arrivèrent immédiatement, on me transportait à la radio, le résultat après lecture de celle-ci fut la constatation d'une fracture du bassin.

Il ne restait plus qu'à rester cette fois encore immobile en attendant la consolidation de ma fracture du bassin et cela pendant au moins trente jours. Conclusion : environ deux mois après, j'étais de nouveau prêt à affronter les dangers de la vie !

Comment lutter devant la souffrance et la mort ?

Bien voilà, j'avais quitté mon usine de four à pain car j'en avais assez de travailler en usine. Je voulais voir d'autres horizons, encore et encore ! Je me présentais dans une entreprise de pompes funèbres comme chauffeur. Bien sûr j'avais été le bienvenu, mais moi je ne savais pas ce qui m'attendait. Les premiers mois furent très durs, il fallait fabriquer les cercueils et tout préparer à l'intérieur du cercueil que ce soit le zinc, puis tous les apparats, préparer les trous de la fermeture du cercueil à l'époque avec des chignoles à main.

Entre autres, il fallait creuser les trous au cimetière, donner un coup de main au fossoyeur comme nous l'appelions : drôle d'énergumène. Je ne pourrais pas tout raconter car ces pratiques aujourd'hui me semblent encore impensables, pourtant ce n'est que la stricte vérité. Ensuite en tant que chauffeur, je devais emmener les corps et attendre les porteurs à l'entrée de l'église et ensuite emmener les défunts vers leurs dernières demeures, au cimetière.

Ma vision des faits

C'est vraiment atroce de voir ce que les personnes ont dans le cœur, cela est même inimaginable. Cet affreux fossoyeur ne pensait qu'à une chose… récupérer les dents en or et les bijoux. J'en avais tellement assez de lui faire la morale… Exemple… en lui disant que les défunts pouvaient être ses parents. Son père ou sa mère ! Il ne voulait rien savoir, il m'a même répondu : « Si tu n'es pas content, vas te faire foutre ». Bien sûr lui, il croyait que cela allait se passer comme ça avec moi, que je ne répondrais pas comme il faisait sans doute avec tous les autres.

Ce jour-là, je l'ai tellement cogné que je perdis le contrôle de moi-même. J'avais presque fini par l'enterrer vivant.

Après ma colère passée j'étais revenu sur ma décision, je l'ai sorti du trou et je lui ai dit : « Ne recommence jamais ce sale boulot devant moi, sinon la prochaine fois je t'enterre vivant avec tous les larcins que tu voles sur les pauvres défunts. Tu n'as aucune honte ! » Je sais qu'il a continué par la suite ! Mais jamais plus devant moi. Je ne raconterai pas la façon dont il s'y prenait pour récupérer les dents en or.

Le dur métier de…

À cette époque quand il y avait de gros accidents de la route c'était notre entreprise et les pompiers que l'ont appelait. Nous étions là pour ramasser les morceaux des corps et enlever les morts. Ensuite nous emmenions ce qui pouvait rester des dépouilles vers la morgue de la chapelle de l'église.

Là, il y avait des personnes qualifiées qui s'occupaient de remettre le corps en état pour qu'il reprenne un aspect à peu près normal. Avec l'accord de la famille, les corps étaient embaumés, mais, je reviendrai sur ce sujet plus tard, car le hasard - appelons cela ainsi - avait décidé que j'allais devenir le bras droit du docteur en Thanatologie, que ce soit pour les accidentés de la route, les suicides, les meurtres, les tués par balles, tous ces pauvres gens passés par nos mains.

La conséquence fatale de ce travail

Le second du docteur dont je tairai le nom était tombé malade suite à son travail, à cause d'une dépression nerveuse. Oui il fallait avoir un cœur bien accroché pour faire ce travail.
Comme je connaissais bien le docteur en thanatologie il lui fallait un chauffeur, il me proposa pour ce poste, mais il m'avertissait que ce serait un travail dur, qu'il pensait que je pourrais le faire et qu'il ferait tout pour m'aider dans ce but. Le matin je devais emmener le docteur à la petite morgue de la chapelle prévue à cet effet puis nous commencions notre travail. Le cadavre de la personne était allongé nu sur une espèce de table en marbre, avec des évacuations sur celle-ci pour que tous les rejets soient absorbés.

Le premier jour je n'ai pas arrêté de vomir, pourtant je ne faisais pas grand-chose si ce n'est que de passer les ustensiles au docteur. J'ai failli tomber plusieurs fois dans les pommes. J'y suis resté huit longs mois avec ce docteur que nous appellerons Tommy. C'était un anglais Ce n'était pas son véritable prénom.

Le premier mois passa, Tommy m'apprenait le dur métier qu'il fallait faire pour l'embaumement, aussi la réparation sur photo des visages complètement défigurés par accident ou par suicide. J'avais beau faire, mais je n'arrivais pas à m'habituer… Tous les matins quand j'arrivais dans cette salle de travail j'avais des nausées.

Maintenant, c'était moi qui arrivais le premier car Tommy ne venait que plus tard, il avait confiance en moi. De bonne heure je préparais les corps, mais tous les matins je vomissais encore et encore je vomissais ! Ce jour-là quand Tommy arriva, je lui avais dit : « Écoute, je ne crois pas que je pourrai continuer, je n'arrête pas de vomir, je ne m'y habituerai jamais ». Il m'attrapait par l'épaule et sortait de sa poche un flacon de bourbon et me dit : « Pierre boit un peu de cela et tu verras ça va aller beaucoup mieux ». Effectivement après avoir bu deux ou trois gorgées de bourbon le travail était devenu plus facile.

Tous les jours je partais à mon travail avec mon flacon de bourbon dans la poche. Cela ne m'empêchait pas de vomir le matin. Je ne déjeunais même plus, et je ne tenais que grâce à l'alcool. Je ne raconterai pas les pratiques que nous faisions pour embaumer, ni

comment nous nous y prenions pour refaire le visage des personnes décédées pour la mémoire des familles qui devaient revoir une dernière fois un être cher qui était défiguré.

Conclusion de ce travail

Je continuais malgré moi à travailler, même ma propre femme ne me reconnaissait plus. J'étais un mort vivant. Je buvais, je devenais incohérent, j'avais perdu tout aspect d'un être vivant, je dépérissais de jour en jour et je ne mangeais pratiquement plus. Il m'arrivait quelques fois de ne pas rentrer après mon trava. Cela commençait à devenir grave.

Mireille m'attrapait un jour et me disait : « Pierre ça ne va pas, je ne te reconnais plus, tu n'es plus le même, je sens que tu souffres. Malheureusement, je ne peux rien faire pour toi. Si tu es d'accord nous allons voir un docteur pour ton état de santé ». Effectivement après avoir consulté un spécialiste, celui-ci me dit que je débutais une grosse dépression nerveuse.

J'ai été obligé d'arrêter mon travail et de me faire soigner. Électrochoc ! Cure de sommeil, parfois plus de 15 jours avec camisole de force, ensuite ce fut le retour à la maison où j'ai été bourré de médicaments. D'ailleurs je ne voyais ni les jours ni les nuits passer, j'étais un zombi.

Ce que je me rappelle encore aujourd'hui c'est que c'était ma femme Mireille qui prenait soin de moi. Elle me lavait, me rasait, me lavait les dents, me coiffait. Enfin tout. Car je ne pouvais vraiment plus rien faire à part souffrir ! Avec mes angoisses et mon traitement de choc. Ce traitement a duré presque une année ! Voilà la conclusion de ce travail.

Ce que je voudrais dire aujourd'hui c'est que j'admire toutes les personnes qui continuent à faire ce que moi malheureusement je n'ai pas réussi à faire. Elles ont beaucoup de cran…

Le Tunnel de la souffrance

Nous avions, Mireille et moi, vidé à Salerno près de Naples en Italie, des peaux de vaches tannées que nous avions chargées dans le Tarn en France. Il fallait nettoyer la remorque après le déchargement car elle était pleine de sel pour la conservation des peaux et ainsi que pour l’odeur ! Nous devions aller recharger des cartons de jouets.

Il faut dire que cette remorque n’était pas prévue pour ce genre de chargement. Vous comprendrez par la suite. Arrivé à l’endroit du chargement, il y avait déjà, un autre semi-remorque qui chargeait la même marchandise que nous allions charger, sa remorque était un fourgon.

C’était des cartons d’une vingtaine de kg mesurant environ 20 cm et sur une longueur d’un mètre. Je compris tout de suite que ce chargement ne convenait pas avec la remorque que nous avions. Notre remorque était bâchée, un modèle « kangourou », c’est-à-dire elle pouvait très bien aller sur la route ainsi que sur la voie ferroviaire.

Le problème de cette remorque c’est qu’il n’y avait pas assez de poteaux à l’intérieur et un manque de barres pour retenir des cartons aussi lourds. J’avais tout calculé et après voir jugé que ce chargement ne convenait pas du tout, j’avais appelé au téléphone et averti mon affréteur, mais il m’avait dit qu’il n’avait rien d’autre comme chargement, débrouille toi m’avait il dit ! Ce chargement est impératif, sinon, je n’aurais jamais plus eu aucun autre chargement de sa part.

Le chargement

Nous avions mis au moins quatre heures pour charger la remorque, tout à la main bien sûr et j’avais fait avec les moyens du bord en essayant de retenir les cartons pour qu’ils ne passent pas à travers les planches. J’avais mis des sangles tout le long de la remorque. Je me doutais que ce n’était pas suffisant, car il fallait passer en France par le tunnel du Mont Blanc, la route était très sinueuse.

À bord du tracteur nous avions la *cybie*, comme tous les autres routiers.

La Route

En sachant le chargement que nous avions, nous roulions constamment sur le qui-vive, je ne lâchais pas du regard mes rétroviseurs. Sur l'auto-route tout se passa très bien, le chargement n'avait pas bougé et nous commençâmes à grimper en direction du tunnel du Mont Blanc, ce qui veut dire virages à gauche à droite et c'est comme cela tout le long.

Plus tard j'avais remarqué que le chargement avait bougé, mais c'était trop tard nous avions passé la dernière station-service et il n'y avait plus aucun endroit ou l'on pouvait s'arrêter. À la cybie nous entendions les autres chauffeurs qui se faisaient du souci pour nous, et ils avertissaient ceux qui descendaient de faire attention car notre remorque avait fait le ventre, c'est-à-dire qu'elle était devenue beaucoup plus large car les cartons avaient réussi à détendre les sangles et ils avaient poussé la bâche.

Reconstruire la cargaison

Enfin avec beaucoup de mal nous avions réussi à arriver sur la plate-forme, mais nous savions aussi que nous ne pourrions pas passer le tunnel. Il y avait deux solutions : refaire complètement le chargement. Il fallait bien compter 3 heures de travail pour atteindre l'endroit dans la remorque où elle avait fait le ventre pour pouvoir remettre le charge-ment en place. La deuxième solution pour traverser le tunnel consistait à passer en convoi exceptionnel, ce qui voulait dire passer à une heure précise et accompagné. Cela coûtait à l'époque 380 000 lires.

Mireille et moi avions opté pour la première solution, car de toute façon il aurait fallu refaire le chargement même en passant en convoi exceptionnel.

Le drame encore

Nous avions enlevé tous les cartons de la remorque. Mireille et moi avions mis des cartons à plat à l'arrière de la remorque. J'avais un pied sur la remorque et un autre pied sur les cartons en dehors de la remorque pour pouvoir charger. Nous avions presque fini de tout recharger après plusieurs heures de travail laborieux. Cette fois-ci nous pourrions passer.

Je ne sais pas pourquoi, au lieu de me faire passer les derniers cartons qui étaient par terre, Mireille enleva un carton sur la pile à l'arrière ou j'avais mon point d'appui. Quand j'eu fini, et en voulant reprendre appui avec mon pied droit sur la pile de cartons, je fus en déséquilibre, encore une fois projeté du haut de la remorque, j'atterris sur le sol sur le pied droit. Immédiatement je ressentis une douleur atroce au pied, mais nous avions presque terminé. Il fallait finir d'arranger le chargement. Pendant que j'étais encore chaud, en pensant que la douleur ne s'aggraverait pas afin de pouvoir passer le tunnel du Mont Blanc. Je continuais à faire le maximum malgré la fatigue.

Il ne restait plus que quelques cartons pour finir de ranger à l'arrière et pour pouvoir fermer la remorque. Je ne pouvais plus bouger, j'étais paralysé par la douleur ! Avec beaucoup d'effort et de courage Mireille avait réussi à terminer toute seule pour finir le chargement et fermer la remorque.

Une chose était certaine, je ne pouvais pas la laisser conduire toute seule sous le tunnel car je savais que le chargement n'était pas sûr ! Malgré la douleur au pied droit je décidais de passer le tunnel qui faisait environ 11 km 500. Il fallait que j'y arrive. Après cet effort nous serions sauvés, nous serions du côté Français.
Mireille ferait le nécessaire pour avertir les secours et là je serais pris en charge par les pompiers, ils m'emmèneraient à l'hôpital de Chamonix.

Rouler sur cette distance de 11 km 500 fut un calvaire pour moi. La douleur redoublait. Je me servais de mon pied gauche pour accélérer tout en faisant attention aux autres véhicules qui roulaient à vive allure en sens inverse. Arrivé à la sortie du tunnel du Mont Blanc côté

français ce fut le supplice, il fallait que j'attende le petit matin pour que les pompiers me transportent à l'hôpital de Chamonix.

Quelle nuit de souffrance !

Après auscultation, le résultat de cette chute était une double fracture à la cheville droite. Le docteur procédait comme d'habitude en tirant dessus mes membres pour remettre les os en place. Par la suite on me posa un plâtre qui montait jusqu'aux genoux.

Nous devions vider ce chargement à Bourg en Bresse et recharger pour l'Allemagne, il ne me restait plus qu'à souffrir et à me laisser conduire par Mireille. Je savais que j'avais encore au minimum deux jours à souffrir et après cela Mireille me déposerait à Strasbourg dans la Bas-Rhin ou nous étions basés. De Strasbourg elle irait faire la livraison toute seule en Allemagne.

Ces deux jours furent interminables, car en plus, je ne pouvais rien faire pour aider Mireille dans son travail, ainsi que dans la conduite de la semi-remorque ! À cause du plâtre, évidemment.

Conclusion

Était-ce de la chance ou de la malchance ?

Pendant 30 jours je me suis fait promener par Mireille en sachant que je ne pouvais rien faire pour l'aider. Je vous laisse imaginer mon stress ainsi que mon angoisse de ne pouvoir rien faire. Je pense que cela a été plus atroce que la douleur. Je ne peux que tirer mon chapeau à ma courageuse et fidèle épouse de tous les jours.

Après avoir fait un dépôt de bilan, je saute quelques années de ma vie… Nous avons survécu…

Le Miracle de la vie

Depuis 5 ans, j'avais fermé mon entreprise de transport qui était basée à Strasbourg. Je travaillais maintenant comme chauffeur pour une très grosse boîte de transport routier international, la maison mère se trouvait à Belfort, elle avait une succursale à Vitrolles "Dans les bouches du Rhône".

Mon dernier voyage

La semaine avait été très dure comme d'habitude. J'étais parti avec mon camion de marque Volvo F12 intercooler, il était de couleur blanche. Je portais une belle casquette rouge pour pare-soleil, et je possédais aussi la Cybie. C'était un émetteur-récepteur de 40 canaux homologué par la Poste, qui nous permettait de communiquer entre chauffeurs. Une super-remorque Tottleliner. Cela veut dire avec une bâche coulissante.

J'étais parti depuis une quinzaine de jours avec un chargement pour la Calabre, j'étais habitué car je faisais cette destination couramment.

Ayant rechargé avec d'autres chauffeurs dans une grande usine, j'étais heureux de faire un morceau de route avec eux et de pouvoir discuter à la cybie jusqu'à la douane. Le voyage s'était bien passé, la dernière nuit avait été très dure pour pouvoir arriver au dépôt, il fallait dédouaner et vider dans notre propre boîte qui faisait aussi la logistique.

Qu'elle ne fût ma surprise une fois que j'avais déchargé, d'entendre le chef de garage me dire : « Pierre tu dois laisser ton tracteur car il doit passer aux contrôles technique » . Ensuite il me dit : « Tu vas prendre un autre tracteur, prends tes affaires dans le tien ». Ce qui veut dire, le casque, les extincteurs, le matériel de sécurité. C'était pour charger dans une usine classée Seveso. Je rechignais un peu, mais je savais qu'il ne me restait que quelques jours et après, c'étaient les congés annuels.

Le chargement

Après avoir roulé toute la nuit, puis dédouané, vidé ma remorque, j'étais devant l'usine sous un soleil de plomb à faire la queue pour pouvoir charger. Il y avait une trentaine de camions qui attendaient comme moi, je savais que je ne chargerai pas avant la fin de l'après midi, aussi en ai-je profité pour aller manger au restaurant qui était juste en face de l'usine, puis l'attente devient trop longue, la fatigue plus le soleil, je ne me suis pas reposé je me suis laissé entraîner à discuter de tout et de rien avec ce soleil de plomb.

Pour ne pas manquer notre tour, nous étions pratiquement obligés de rester en éveil, ce qui voulait dire aussi que nous ne pouvions pas nous allonger pour dormir, sinon nous risquions de nous faire prendre notre place au chargement.

La rentrée au dépôt

Après avoir chargé, il devait être vers 19 h 30 min, je roulais avec ce fameux tracteur dont la porte du côté gauche n'arrêtait pas de claquer, comme si elle allait s'ouvrir. Je ne sais pas pourquoi, mais cela m'énervait, j'aurais dû m'arrêter sur le bas-côté de la route et la refermer convenablement, mais non, je donnais un coup de mon épaule gauche tout en tirant l'ouverture de la porte pour pouvoir la refermer, mais j'ai oublié de préciser qu'il faisait un Mistral à tout casser ce jour-là. Comme il le fait souvent dans notre région…

La porte s'ouvrit d'un coup, et elle m'attira au dehors du tracteur routier en pleine vitesse, ma main droite tenait toujours le volant, mais en même temps ma hanche droite tapa sur les escaliers en fer du tracteur routier, la douleur au bout de quelques instants me fit lâcher prise et je fus projeté sur l'autoroute alors que le semi-remorque continuait de rouler tout seul.

Tout ce dont je me souviens, c'est que les essieux de la remorque allaient m'écraser et je ne sais par quel miracle ils m'évitèrent, puis ce fut presque le trou noir, il me sembla entendre encore un énorme coup de frein, cette fois-ci je pensais que j'allais être écrasé par une voiture qui suivait la remorque.

Première Parenthèse

J'ai su plus tard que la voiture qui m'évita était celle de mon sauveur - que Dieu le protège lui et toute sa famille… Ce Monsieur était un pompier bénévole qui rentrait chez lui après une dure journée de travail à sauver des vies humaines. S'il lit mes écrits aujourd'hui il se reconnaîtra sans doute !
Premièrement il réussit à m'éviter, ensuite – grâce à son métier - il avait compris que je pouvais avoir la colonne vertébrale brisée et qu'il ne fallait pas me déplacer. Moi je n'étais plus là, j'étais déjà dans un coma profond. Ce que je sais aujourd'hui, c'est que je dois la vie à ce Monsieur, par son sang-froid et ensuite par sa compétence et sa maîtrise du volant.

Merci de tout mon cœur à tous les pompiers bénévoles et professionnels, vous serez dans mon cœur, jusqu'à la fin de ma vie.

Le réveil

Quand j'ouvris les yeux je ne savais pas si je rêvais, il y avait beaucoup de monde autour de moi ainsi que Mireille. J'avais paraît-il passé plusieurs radios, résultat… des fractures multiples.

Traumatisme crânien avec obnubilation initiale érosions et plaies multiples au niveau de la face, j'avais été opéré des intestins car il fallait que le chirurgien fasse un parage et ensuite il avait dû me mettre une poche sur le côté gauche de mon abdomen (ce qu'il appelle en terme médical confection d'une colostomie gauche, ce qui voulait dire que mes selles devaient passer par cet endroit). La cause de ceci était une plaie au niveau du périnée postérieur et de la marge anale ce qui voulait dire que j'avais l'anus et le périnée qui avait éclaté ! Ainsi qu'une fracture du bassin, j'ai su aussi que j'avais une double fracture de la colonne vertébrale.

C'est pourquoi suite après cette première intervention, je devais attendre quelques jours avant de pouvoir être opéré pour la colonne vertébrale.

Le chirurgien devait préparer d'après les radios, une ostéosynthèse du rachis des 2e et 3e vertèbres lombaires, c'est-à-dire en termes familiers, faire des greffes d'os dans mon dos à des endroits bien précis, enlever les brisures d'os qui touchaient la moelle épinière et ensuite construire un échafaudage pour que la colonne tienne (avec des barres filetées autour de la colonne et tenues par des écrous).

L'opération du Chirurgien Architecte

Au bout de 10 heures d'acharnement, ce talentueux chirurgien m'expliqua que l'opération qu'il avait pratiquée sur moi était tout à fait une réussite, une nouveauté et qu'il avait réussi à faire un chef-d'œuvre de son travail. Avant d'être chirurgien des os il avait fait des études d'architecte.

Deuxième Parenthèse

À la suite de mon accident il y avait très peu de chance que je puisse me déplacer seul, mais après cette opération miracle, le chirurgien avait beaucoup d'espoir que je remarche un jour, il n'en doutait pas, il me l'avoua en me disant que si j'avais la force de caractère pour les rééducations qui seraient très pénibles et très longues, que je pourrais marcher avec une canne.

L'imprévu

De suite après l'opération la fièvre envahit mon corps, il paraît que cela était normal 39,5 de fièvre pendant plusieurs jours et je passais à 40 de fièvre malgré les antibiotiques. Au bout d'une semaine, l'infirmière, en faisant mon pansement, remarqua une grosseur dans mon dos. Elle fit venir le chirurgien qui constata qu'il y avait une grosse infection et qu'il fallait à tout prix faire vite pour m'opérer de nouveau avant que ce ne soit trop tard.

La cause de cette infection

Il faut dire que cette infection s'attrape dans les salles d'opérations, elle a pour nom le staphylocoque doré. Suite à cette infection j'ai dû retourner plusieurs fois - et toujours avec mon appareillage dans le dos - en salle d'opération. Je ne vous explique pas les souffrances atroces que j'ai pu avoir. Je me souviens des transfusions de sang lors de ma deuxième opération.

La dernière opération

Je rentrais au bout de plusieurs mois à nouveau à l'hôpital à cause de cette infection de staphylocoque doré devenu pathogène, c'est le plus grave ! J'avais dans le dos une poche de la valeur d'une grosse balle pour enfant. J'étais rentré en urgence à l'hôpital où j'étais suivi et où les chirurgiens m'attendaient. Je fus préparé pour l'opération dans ma chambre et ce jour-là, un docteur passait comme par hasard faire une visite dans ma chambre. Il faisait des recherches sur les virus.

Les infirmières me demandèrent de me lever pour montrer à ce médecin ma grosseur qu'il palpa. Il constata que c'était du pus, en précisant qu'il aimerait faire un prélèvement. Il chercha un flacon stérile pour qu'il puisse faire un test.
A ce moment là mon abcès éclata, j'en avais de partout qui coulait sur mes jambes et sur le sol. Cela était impensable, l'infirmière put remplir un flacon entier. Le docteur était heureux, il avait ce qu'il désirait et il dit que cela ne pouvait que faire du bien que l'abcès se soit crevé tout seul. Mais cela ne m'empêcha pas d'aller sur la table d'opération. Mon ami m'attendait, le fameux chirurgien architecte.

Le réveil, de nouveau ma compagne (Dame souffrance)

Je me réveillais avec des douleurs fulgurantes dans le dos, je ne savais pas encore que j'avais des drains, il y avait une potence devant mes yeux avec de très grosses bouteilles, j'ai su par la suite que c'était un produit qui était injecté dans mon dos pour nettoyer la colonne vertébrale, il était ensuite aspiré par une pompe et qui était refoulé après le nettoyage dans un autre bocal.

Inutile d'expliquer comment je tentais de bouger avec ces drains et cette pompe nuit et jour et cela pendant trois semaines environ ! Le désespoir m'avait envahi, la fièvre du début baissa lentement, mais je commençais à baisser les bras. Pourtant je n'avais pas le droit, il fallait que je continue à m'accrocher, pour tous ceux qui avait lutté avec moi, que ce soit les chirurgiens, que ce soit mon ami l'architecte, aussi bien le chirurgien qui avait pratiqué la colostomie et qui avait réussi à remettre toutes ces fonctions en place. Grâce à lui je n'avais plus de parage ni de poche, il avait fait du très bon boulot. Grâce aussi à toutes ces infirmières qui avaient été là pendant toutes ces opérations et qui étaient devenues de vraies amies, c'était le bisou le matin et le bisou quand elles partaient le soir.

Surtout ma femme Mireille qui restait pratiquement toutes les nuits avec moi et qui au matin allait travailler sans avoir pratiquement dormi. Je n'avais pas le droit de baisser les bras.

Alors j'arrêtais de me plaindre et de gémir, la fièvre continua à baisser, elle était supportable 38,5, le soir c'était super.

Encore une petite parenthèse

Je reviens un peu en arrière.
Après les deux premières interventions, il y avait aussi eu la rééducation pendant plusieurs mois de très durs labeurs, toujours avec cette fameuse poche et mon appareillage dans le dos.

Puis il y a eu ma première infection au bout de quelques mois, ensuite il y a eu l'opération pour enlever le parage et pour remettre le bon fonctionnement de mes selles. Ensuite ce fut le retour à la maison avec des cannes, j'arrivais à trottiner, quelques mètres… Par la suite l'infection se reproduisit, encore et encore et à chaque fois c'était une intervention chirurgicale. Jusqu'à cette fameuse et dernière opération !

Le virologue qui était passé dans ma chambre quand la poche de pus éclata, et qui fit ce fameux prélèvement, était un éminent chercheur. Il était jeune et il avait trouvé, me dit-il, un traitement qui pouvait vaincre cette infection. Il m'avait dit à l'époque qu'il faudrait

beaucoup de temps, mais qu'il pensait que je m'en sortirais si j'étais sérieux en prenant ce traitement de choc.

Je le voyais régulièrement tous les deux mois dans un hôpital des maladies infectueuses à Marseille (qui d'ailleurs n'existe plus aujourd'hui). Cela a duré deux ans. Ce jour-là, quand il me reçut dans son bureau à l'hôpital il me dit : « Pierre tu as été très sérieux, tu m'as écouté, je peux te dire que cette fois tu es sauvé, tu n'auras sans doute plus jamais d'infections ». Il avait raison je n'ai jamais plus eu d'infections, je vois aussi aujourd'hui que j'avais bien fait de ne pas baisser les bras.

Mot de la fin

J'ai subi d'autres interventions suite à cet accident même après 5 années de souffrance mais je ne veux pas quand même pas rentrer dans tous les détails…

Chose incroyable aussi

J'ai su, quatre ou cinq mois après mon accident, qu'un ami qui travaillait dans la même entreprise que moi avait eu la malchance de prendre le tracteur avec lequel j'avais eu mon accident en France. Il avait eu le même accident que moi mais, en Italie. Par contre cet ami n'a pas eu ma chance ? Il est mort d'une mort atroce… Quand il est tombé du tracteur, la remorque lui est passée sur le corps avec ces 44 tonnes. C'est en voulant fermer cette fameuse porte, qui claquait et qui n'avait pas été encore réparée…

Voulez-vous savoir son nom ? Je ne peux le garder en secret… De toute façon il est vérifiable. Mais pourquoi cela n'arrive-t-il qu'à moi ? cela ne semble pas vrai ! Toujours apprendre des nouvelles si affreuses alors que moi je suis toujours en vie ! Mon ami s'appelait Monsieur De Dieu !

Oui j'ai bien dit : « Monsieur De Dieu ».

Ceci est la fin d'une parcelle de faits vécus

La suite a été très longue bien sûr. Je ne pourrais pas raconter la suite à toutes ces mésaventures. Il faudrait que j'écrive un roman pour cela. Mais tout ce que je peux dire aujourd'hui : grâce à ma femme Mireille, à toutes ces femmes et ces hommes de bonne volonté, je marche sans canne comme tout le monde, je vais à la toilette comme tout le monde, enfin je vis comme tout le monde.

Je suis un homme heureux et je serai toujours là pour les gens qui souffrent. Je souhaite que mes écrits puissent les aider à combattre comme moi j'ai pu le faire, et je suis sûr, qu'ils en seront capable. Il n'y a pas de raison ! Toutes les femmes et les hommes de bonne volonté peuvent sortir de n'importe quelle situation : il suffit de le vouloir, et d'avoir la foi en soi, surtout de croire en la vie. Et aussi en Dieu.

Pour terminer, je voudrais préciser à tous mes lecteurs que ce récit n'est qu'une *Parcelle de mes écrits vécus*. C'est la raison du titre de ce livre....

- Fin -

Table des matières